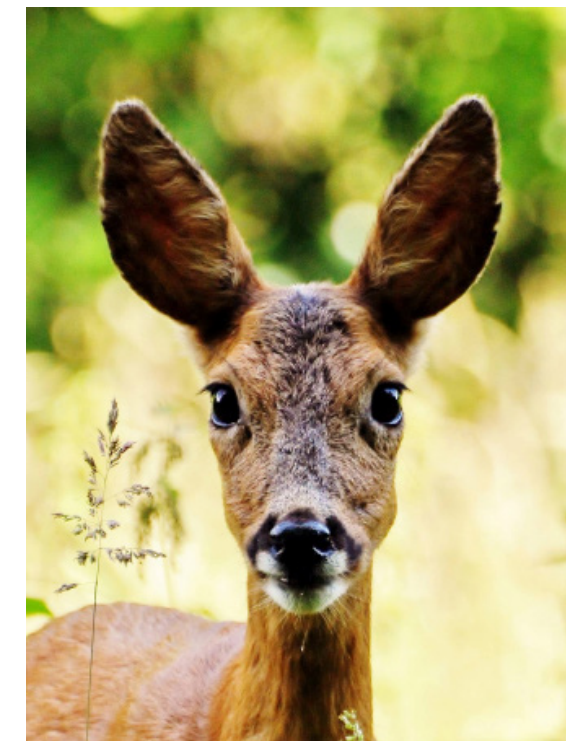


À 18 ans, **Geoffroy** fuit sa famille et s'enfonce dans la forêt normande. Il y restera dix ans, partageant la vie sauvage de ses amis les chevreuils. Étrange récit d'une étrange aventure.



Geoffroy et  
le chevreuil  
nommé  
Magalie.



## “J’ai vécu dix ans dans les bois avec les chevreuils”

“**D**ès la fin de ma petite enfance, mes relations avec mes parents sont devenues compliquées. Mes sœurs et moi avons suivi la plus grande partie de notre scolarité par correspondance, dans notre maison plutôt isolée en bordure de la forêt. Assez vite, j’ai eu envie de m’en évader. J’ai commencé à me glisser dehors quand je le pouvais pour aller respirer loin de l’atmosphère familiale que je trouvais malsaine et confinée. La journée, je potassais tout ce que je trouvais dans la bibliothèque familiale sur la faune, la flore et les pionniers de la vie sauvage, et la nuit, j’allais crapahuter aux alentours de la maison, en élargissant peu à peu mon périmètre d’exploration. L’obscurité ne me faisait pas peur : j’étais entouré de

vie. J’ai appris à écouter, à observer, à trouver des repères, et même parfois à sentir les racines des arbres bouger sous mes pieds nus... J’ai toujours été solitaire, j’aimais bien partir à l’aventure, c’était mes moments à moi, dans mon monde à moi, et je m’en nourrissais. À la maison, ils s’en fichaient. Le jour où j’ai disparu pour une semaine, ils ne s’en sont pas inquiétés. Je pense que c’était l’année de mes 16 ans. J’ai vraiment compris à ce moment-là qu’ils ne m’aimaient pas. Je ne sais pas pourquoi ils sont comme ça. Je ne les juge pas ; ça m’est égal, depuis longtemps.

À ce moment-là, j’étais déjà en train de me construire ma propre famille : à force de me balader, j’avais rencontré des chevreuils qui avaient l’air de vouloir m’apprivoiser. Ils m’ont laissé les approcher, je les ai laissés m’approcher, très lentement. J’aime beaucoup ça chez eux : la lenteur,

GEOFFROY DELORME

et le temps que prennent les choses. L’année de mes 18 ans, j’étais bien plus attaché aux chevreuils qu’aux humains, alors je suis vraiment parti. Ils me connaissaient déjà, ils m’ont laissé vivre avec eux. J’ai appris à m’organiser des abris où dormir d’un seul œil, et puis aussi à lutter contre le froid, à cacher mes quelques affaires dans des endroits sûrs, à manger ma cueillette ; à transformer mon corps pour lui donner une autre façon de fonctionner. Je rentrais de temps en temps chez mes parents, furtivement, la nuit, pour prendre une douche chaude, récupérer quelques vêtements et un peu de nourriture en boîte, pour les cas d’urgence. De moins en moins, au fil du temps...

La vie sauvage, c’est toute la journée s’organiser pour se nourrir. L’un de mes premiers amis, Daguet, m’a enseigné à coups de museau, comme avec ses petits, à reconnaître

les plantes à leur aspect, mais aussi à leur odeur et à leur goût, et à cueillir assez peu pour les laisser repousser. Avec un autre ami, Sipointe, j’ai appris à créer mon territoire en fonction de la variété, de la qualité et de la quantité de nourriture que je pouvais y trouver.

**Et puis, un beau jour, j’ai assisté à la naissance de Chevi – je n’oublierai jamais ce moment bouleversant.**

Quelque chose de très fort nous a unis immédiatement, il a grandi à mes côtés et est devenu mon meilleur ami. C’est lui qui m’a fait découvrir comment chaque humeur correspond à une odeur, et qu’on peut influencer sur ces odeurs. >>

>> Par exemple, quand on sourit, ça apaise l’odeur de l’angoisse. Avec lui, j’ai appris à communiquer d’une autre façon, en ne me plaçant pas comme un élément central au milieu des autres, mais dans une sorte d’écologie profonde où on transfère son corps, son esprit, sa conscience pour s’intégrer intiment à l’environnement.



Geoffroy et Chevi, son meilleur ami.

Au bout de dix ans de vie sauvage, mon corps était épuisé, et j’ai senti que j’étais moins heureux. La forêt de Normandie où nous vivions est surexploitée, nous manquons de clairières, de bords de chemins, donc de nourriture. Beaucoup de nos copains étaient partis ailleurs. Notre stress était permanent, et la présence humaine autour de nous, de

plus en plus dérangeante. Je savais que je ne passerais pas l’hiver suivant, mais j’étais prêt à mourir ; j’avais déjà choisi l’endroit où me coucher sans que personne ne puisse me retrouver. Je crois que mes amis l’ont senti : ils ont commencé à me ramener sans cesse sur les chemins, comme si ma place n’était plus avec eux.

### En août 2009, au bord d’un de ces chemins, je suis allé à la rencontre d’une femme qui promenait son chien.

Nous avons échangé quelques mots, ce qui ne m’était pas arrivé depuis une éternité. Quand elle est repartie, j’ai su qu’il était temps pour moi de retourner chez les humains. C’est ce que j’ai fait. Quelque temps plus tard, j’ai recroisé cette femme, et j’ai eu la sensation d’avoir trouvé ma partenaire : pour la première fois de ma vie, je partageais une intimité avec un humain. Tout était gênant ; j’étais comme un chevreuil hésitant, qui a peur et aussi peur de faire peur. Et puis j’ai appris. Nous vivons ensemble depuis. Tout nous oppose, ça crée une sorte d’équilibre.

Nous les humains, on s’y prend très mal. On transforme notre environnement au lieu de s’y adapter. La civilisation est tellement développée qu’elle est devenue l’ennemie du sauvage. C’est pour ça que j’ai écrit mon livre<sup>1</sup> : pour raconter que, face à la nature, si on se croit super puissant, on meurt. Le destin des animaux, et le nôtre, c’est de vivre en harmonie avec les autres animaux. Les hommes doivent réintégrer leur environnement. Et accepter qu’ils ne sont pas Dieu. Moi, c’est en vivant sans les humains que j’ai appris à être humain. C’est pas mal, mais je crois que j’aurais préféré être un chevreuil. » ■

1. *L’Homme-Chevreuil* de Geoffroy Delorme (Les Arènes).

Pendant toutes ces années, je n’ai pas pensé. Je n’avais pas envie d’avoir ni de devenir. Ni même d’être. Je vivais, c’est tout. C’est plus que la liberté : j’étais autonome, comme eux, tout en faisant partie d’une chaîne où on est tous très dépendants les uns des autres. Mes amis étaient tous en couple solide : Sipointe avec Étoile puis Rosée, Chevi avec Fougère, Mef avec Citronnelle... Les chevreuils ne sont pas censés être en couple fidèle, mais je crois qu’on s’est regroupés entre sentimentaux : c’est avec eux, les plus câlins, que je me suis retrouvé. Dans la vie sauvage, on ne s’unit pas par amour. On crée un partenariat où chacun apporte quelque chose en fonction de sa propre capacité, ce qui permet d’aller plus loin ensemble, sans empêcher l’affection. Chacun fait son job, sans idéologie ni notion de bien ou de mal. On vit sa vie en respectant l’autre et en lui faisant confiance. C’est toute la subtilité d’être autonome mais dépendant.